



CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL ORLÉANS / CENTRE-VAL DE LOIRE
DIRECTION SÉVERINE CHAVRIER

COMO

REVUE DE PRESSE
ILS NOUS ONT OUBLIÉS
THOMAS BERNHARD / SÉVERINE CHAVRIER

PRESSE AUDIOVISUELLE

AGRAPART Jeanne — France Musique
COLAS Chantal — France Bleu
DUPEYRON Inès — France Culture, Tous en scène
KUTTNER Helene — Radio J
NAULLEAU Eric — C8
OZOUF Chantal — Radio Soleil
QUEVAULLIERS Lou — France Culture, Par les temps qui courent
REMY Valentin — France Culture, Par les temps qui courent
RICHEUX Marie — France Culture, Par les temps qui courent
THIBAUT Marion — Radio Campus
URBAIN Jean-Baptiste — France Musique

PRESSE ÉCRITE

CHAUDON Marie-Valentine — La Croix
NOISETTE Philippe — Les Échos
PALOU Anthony — Le Figaro
SALINO Brigitte — Le Monde
SIRACH Marie José — L'Humanité
VULSER Nicole — Le Monde
ZAPPI Silvia — Le Monde
HEBDOMADAIRES
BOIRON Chantal — UBU
PASCAUD Fabienne — Télérama
CHOLLET Jean — Actualités de la scénographie
DOPFF Agnès — Mouvement
ENJALBERT Cédric — Philosophie Magazine
HANSEN-LOVE Igor — Les Inrocks
PLANTIN Marie — Théâtre(s)

WEB

ARRAZAT Claudine — CritiqueTheatreClau.com
BOGOPOLSKAIA Katia — La pensée russe
CORATTE Margaux — Artcena.fr
COUVET Jean-Marie — TheoThea.com
DAVID Gwenola — Artcena.fr
DAVIDOVICI Mireille — ThéâtreDuBlog.fr
LIPPMANN Jenny — Szenik
MALINOVSKY Ludmilla — IOGazette.fr
MIARD Marion — NewsTank.fr
PERSON Philippe — FroggyDelight.com
PRIEUR Xavier — Culturopoing.com
ROFE SARFATI David — ToutLaCulture.com
ROUSSELET Micheline — SNES.edu
SANGLARD Denis — UnFauteuilPourLOrchestre.com
THIBAUDAT Jean-Pierre — Mediapart
TOUSSAINT Floriane — LaParafe.fr
URBAN Delphine — Diacritik.com
WANG Shih Wei — Performing Arts Review

PRESSE ÉTRANGÈRE

HANIMANN Joseph — Süddeutsche Zeitung
REDL Christine — Süddeutsche Zeitung



RADIOS

Séverine Chavrier : " Sur le plateau, j'ai besoin que tout soit joué et joueur"

À retrouver dans l'émission

PAR LES TEMPS QUI COURENT par Marie Richeux

Nous recevons la metteuse en scène Séverine Chavrier pour son spectacle "Ils nous ont oubliés", d'après le roman "La plâtrière" de Thomas Bernhard, qui se joue au théâtre de L'Odéon à Paris jusqu'au 27 avril 2022.



"Ils nous ont oubliés" de Séverine Chavrier, théâtre de l'Odéon, avril 2022 • Crédits : Alexandre AH-KYE

Après *Nous sommes repus mais pas repentis* (2016), [Séverine Chavrier](#) aborde un autre [Thomas Bernhard](#), encore assez proche de son passé de chroniqueur judiciaire. Avec un humour dévastateur, le maître de l'exagération déploie dans *La Plâtrière* quelques-unes de ses obsessions majeures et livre une ode à la stérilité que fait résonner Séverine Chavrier dans une mise en scène dominée par tous les spectres du sonore.



"Ils nous ont oubliés" de Séverine Chavrier, théâtre de l'Odéon, avril 2022 • Crédits : Alexandre AH-KYE

Chercher et travailler la qualité humaine d'un texte

"C'est passionnant de voir, à travers le roman de Thomas Bernhard, comment la vie commune est forcément une erreur, et comment le couple, au lieu de placer le désir au centre, s'enferme dans des dépendances étranges. On finit par en vouloir à l'autre de nous suivre dans notre ridicule et dans notre échec de vie. Pour moi, il est important de travailler dans un texte une qualité humaine qui me touche et me parle. Il y a dans ce texte, beaucoup de ridicule et d'humour, et c'est ce que j'aime voir au théâtre." Séverine Chavrier

Une farce pleine de surprises

"Pour cette pièce, j'ai travaillé principalement sur trois éléments : le dérangement, le mensonge, et l'exigence de la création. Puis, dans ces trois éléments, j'ai essayé de trouver des choses un peu autobiographiques, ou en tout cas, qui me touchent, pour les mettre en scène et les transmettre. C'est peut-être la pièce pour laquelle j'ai été le plus surprise par ce que j'y trouvais. En fait, la richesse de cette farce nous a permis de toucher des choses qui n'étaient pas prévues au départ." Séverine Chavrier



Séverine Chavrier • Crédits : Mathias Steffen

INTERVENANTS

Séverine Chavrier

metteuse en scène, directrice du CDN Orléans / Loiret / Centre

Replay : <https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/severine-chavrier-metteuse-en-scene>

Séverine Chavrier : la scène, la musique et le son dans "Ils nous ont oubliés"

▶ ÉCOUTER (29 MIN)



La metteuse en scène Séverine Chavrier - Mathias Steffen



L'invité du jour

Épisode du vendredi 22 avril 2022 par Jean-Baptiste Urbain

VOIR TOUS LES ÉPISODES

Résumé

La metteuse en scène Séverine Chavrier présente jusqu'au 27 avril sa pièce "Ils nous ont oubliés" au Théâtre de l'Odéon, adaptée du roman "La Plâtrière" de Thomas Bernhard, dans laquelle elle fait dialoguer théâtre, vidéo et musique.

En savoir plus

Musicienne de formation, Séverine Chavrier a l'habitude de créer pour ses mises en scènes des ambiances sonores singulières. "Ils nous ont oubliés" est construite comme une exploration autour du son et de l'ouïe, menée sur scène par les percussions de Florian Satche.

La pièce sera également jouée du 3 au 11 juin 2022 au Théâtre National de Strasbourg.

Replay : <https://www.radiofrance.fr/francemusique/podcasts/l-invite-du-jour/l-invite-du-jour-du-vendredi-22-avril-2022-4651064>

PRESSE ÉCRITE



« Ils nous ont oubliés », d'après « La Plâtrière », de Thomas Bernhard. Adaptation et mise en scène de Séverine Chavrier.
RAYNAUD DE LAGE

Séverine Chavrier engloutie dans le huis clos des tyrans

Avec « Ils nous ont oubliés » à l'Odéon, à Paris, la metteuse en scène adapte « La Plâtrière », de Thomas Bernhard. Une expérience intense

THÉÂTRE

Les amateurs de théâtre ont leurs expressions. Elles peuvent sembler bizarres parfois, mais elles leur permettent de se comprendre sans s'expliquer plus longuement, au sortir d'une représentation. L'une d'entre elles est la suivante : « C'est du théâtre pour ceux qui aiment le théâtre. » Entendez : qui l'aiment au point de passer outre à certains défauts ou débordements. C'est le cas pour *Ils nous ont oubliés*, aux ateliers Berthier de l'Odéon, à Paris. La représentation dure quatre heures. Le soir de la première, certains spectateurs sont partis au premier entracte – ils trouvaient le son trop fort –, d'autres au second entracte – ils se sentaient étouffés.

Les raisons de ces spectateurs étaient audibles. Elles n'ont pas joué pour tous ceux qui sont restés jusqu'au bout, impressionnés par ce qu'ils voyaient, curieux de savoir où et jusqu'où ça irait. Ça – sans connotation dépréciative –, c'est du théâtre froid comme le gel en hiver, brûlant comme une quête : une adaptation du roman *La Plâtrière*, de Thomas Bernhard, par Séverine Chavrier. Directrice du Centre dramatique national

d'Orléans, cette comédienne, metteuse en scène et musicienne a connu un beau succès, en 2016, avec *Nous sommes repus mais pas repentis*, qui était inspiré, déjà, par Thomas Bernhard, mais par une pièce, *Déjeuner chez Wittgenstein*.

La Plâtrière est un des premiers romans de l'écrivain autrichien (1931-1989). Il s'ouvre par le récit d'un meurtre : une femme a été retrouvée morte dans son fauteuil d'infirme, dans la nuit de Noël. Elle vivait avec son mari dans une ancienne usine à chaux, achetée cinq ans plus tôt et transformée en forteresse. Un endroit infernal dans un paysage hostile. Konrad, le mari, et le seul à avoir un prénom – sa femme n'est jamais appelée que « femme de Konrad » –, ne voulait surtout pas d'un « beau site », destructeur pour l'esprit, selon lui. Depuis vingt ans, il travaille à son essai sur l'ouïe, et il pense ne pouvoir écrire que dans un isolement absolu.

Improvisations et ajouts

Après le meurtre, Konrad est retrouvé à moitié gelé dans la fosse à purin. Ce qui s'est passé, ou a pu se passer, on le sait par un narrateur invisible. Avant d'arriver à la plâtrière, le couple avait vécu en voyageant, grâce à l'argent de la

Tragédie de l'impuissance, enfer du couple, portrait d'une folie : ainsi peut se lire « La Plâtrière »

femme. Elle était déjà malade quand Konrad l'a épousée. Elle est désormais dépendante de son mari. Chacun est le tyran de l'autre, elle par ses demandes incessantes, lui par les expériences qu'il lui inflige pour étayer son étude sur l'ouïe. Toujours, Konrad se sent empêché d'écrire : les pensées ne passent pas la lisière de son cerveau, elles s'effacent devant la feuille. Tragédie de l'impuissance, enfer du couple, portrait d'une folie : ainsi peut se lire *La Plâtrière*.

Séverine Chavrier entre dans le roman comme dans un paysage qu'elle recompose. Elle ne suit pas Thomas Bernhard, elle poursuit la quête qu'il lui inspire, qui pourrait être celle d'un art de la scène total, où la musique, les sons, la vidéo, les corps et les voix s'allieraient autour d'un texte. On ne retrouve

pas le style de l'écrivain dans *Ils nous ont oubliés* : Séverine Chavrier impose le sien, nourri d'improvisations et d'ajouts. Elle veut que le spectateur se sente englouti dans le huis clos entre Konrad et sa femme. Et elle y arrive : on n'échappe pas à « sa » *Plâtrière*, traversée de scènes fracassantes de beauté et d'expressivité, surtout dans les première et dernière parties.

Mais on peste, aussi, devant ce qu'il faut bien appeler du nombri-lisme, qui retient Séverine Chavrier de couper dans une matière trop dense et personnelle. Restent les murs abattus et troués par la neige, les vrais corbeaux et la corneille, la forêt sombre comme la mort, le musicien et les trois excellents comédiens. Reste le théâtre, au fond, avec ses illusions : « *Se faire comprendre est impossible* », disait Thomas Bernhard. ■

BRIGITTE SALINO

Ils nous ont oubliés, d'après « La Plâtrière », de Thomas Bernhard. Adaptation et mise en scène : Séverine Chavrier. Avec Laurent Papot, Marijke Pinoy, Camille Voglaire, Florian Satche (musicien). Ateliers Berthier, 1, rue André-Suarès, Paris 17^e. Jusqu'au 27 avril. De 7 € à 36 €.

20 **CULTURE & SAVOIRS**L'Humanité
LUNDI 25 AVRIL 2022

Symphonie en ut majeur pour meurtre et oiseaux

THÉÂTRE Ils nous ont oubliés est l'adaptation par Séverine Chavrier de *la Plâtrière*, de Thomas Bernhard. Un récit où l'angoisse va crescendo tout au long du spectacle.

D'entrée de jeu, on connaît la victime. On connaît le meurtrier. Konrad a tué sa femme, la veille de Noël. La police a retrouvé l'assassin caché dans un trou, deux jours plus tard, à moitié gelé. Mais, au-delà du crime, le récit se concentre sur les jours qui ont précédé le meurtre, sur la vie de ce couple jadis grand voyageur, qui, un beau jour, a échoué à la Plâtrière.

Blanche la neige du ciel, la poussière de plâtre qui se soulève. Noirs ces boyaux de l'ancienne mine qui ne mènent nulle part, ces fusils alignés sur le mur. Noire la bile qui provoque l'ire de ces deux personnages, Konrad et Madame Konrad. Peut-être se sont-ils aimés un jour, autrefois. Ils ne se supportent plus, se provoquent, se disputent mais sont dépendants l'un de l'autre, ne peuvent vivre l'un sans l'autre. Une vie en miroir. Une vie figée dans une relation toxique poussée à son paroxysme. Clouée sur son fauteuil, quasi mutique, elle tricote et détricote des moufles à longueur de journée, quand elle ne lit pas un livre de Novalis. Konrad, lui, feuillette un livre de Kropotkine. Il ne cesse de bouger, d'aller et venir, de parler encore et encore à sa femme, aux murs, aux rares et étranges visiteurs qui passent, à lui-même. Soliloque ininterrompu, logorrhée verbale jusqu'à l'étourdissement pour dire l'impossibilité d'écrire...



La pièce se concentre sur les jours précédant le meurtre de Madame Konrad par son mari. C. RAYNAUD DE LAZE

De leur ancienne vie, il ne reste plus rien. Konrad a tout vendu, jeté, à l'exception de quelques vieilles photos jaunies. Dans cette maison en ruines, au milieu d'une nature hostile et rabougrie, des visiteurs passent, fantômes d'hier et d'aujourd'hui, anciens ouvriers de l'usine ou jeunes toxiques en déshérence. Le silence de la Plâtrière est troué de bruits étranges et inquiétants et peuplé de fantômes. Tremblement des murs, murmures à peine perceptibles, tirs des chasseurs au loin, cris d'animaux nocturnes, tout vient perturber le recueillement nécessaire à l'écriture du

fameux *Traité*. Alors Konrad vire à la paranoïa : lui qui écrit sur l'ouïe perd désormais la vue et transforme sa maison en bunker, avec des armes à feu partout à portée de main et des caméras de vidéosurveillance dans chaque pièce.

Si l'adaptation de Séverine Chavrier prend des libertés avec le roman de Thomas Bernhard, c'est pour s'approcher au plus près de l'esprit de l'œuvre, laisser entendre son ironie mordante, dérangeante, cet étrange mélange de cruauté et d'empathie qui se lit entre les lignes. La plume de Thomas Bernhard est féroce à l'égard de ses compatriotes

et cette Plâtrière est bien la métaphore d'un pays où le nazisme rôde encore, jusque dans les rapports intimes.

Les choix dramaturgiques affirmés de la metteuse en scène, le parachutage de personnages extérieurs au roman – l'aide-soignante, la jeune adolescente, le livreur Deliveroo –, la scénographie qui met à nu cette maison terrier, la musique – omniprésente, omnipuissante –, la valse des lumières, les images géantes projetées dans l'espace, tout participe de cette symphonie découpée en trois mouvements et deux pauses. Séverine Chavrier, qui est aussi musicienne, orchestre sa partition de main de maître. Dans cet espace modulaire où le moindre recoin se transforme en espace de jeu, la tension va crescendo. La vidéo agit comme une loupe grossissante, traquant les

**Séverine Chavrier
orchestre
sa partition de
main de maître.**

personnages. Chaque geste est épié. Rien ne semble échapper au contrôle de Konrad, or tout lui échappe. Au milieu de ces fantômes masqués, le couple ricane et son rire est effrayant, annonciateur du drame.

Dans le rôle de Konrad, Laurent Papot donne toute la mesure de son personnage, corps tendu à l'extrême, visage ravagé par la folie, regard révolté, débit syncopé, saccadé, toujours sur le pont. Il est impressionnant, bouleversant aussi parfois. Marijke Pinoy campe une Madame Konrad ambiguë, à la fois victime et tyran, exerçant sur son mari un étrange chantage. Leur jeu, parfaitement raccord, dévoile cette part de mystère de l'intimité du couple. Les apparitions de Camille Voglaire, que ce soit dans la peau de l'aide-soignante ou de la jeune toxicomane, électrisent l'atmosphère, comme la présence, à cour, de Florian Sathe, qui malmène son tambour et amplifie tous les bruits de la Plâtrière, participent de cet étourdissement théâtral des plus impressionnants. Et puis, il y a les oiseaux. Des pigeons et un corbeau noir. La dizaine de volatiles, que les effets sonores et lumineux n'effraient pas, grignotent peu à peu l'espace des humains. Et c'est terrible... Séverine Chavrier signe un thriller qui nous tient en haleine jusqu'au bout. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

À l'Odéon, Paris 6^e, jusqu'au 27 avril. Réservations : 01 44 85 40 40. Du 3 au 11 juin, au Théâtre national de Strasbourg. À partir de l'automne : en tournée à Toulouse, Liège (Belgique), Annecy, Orléans, Villeurbanne et Grenoble.

art&culture

L'enfer conjugal en grand

Philippe Noisette
@NoisettePhilipi

« Ils nous ont oubliés » commence par une scène de genre, la découverte d'un cadavre dans un paysage enneigé. Puis Séverine Chavrier remonte le temps, plongeant la salle de L'Odéon-Berthier dans un huis clos étouffant et superbe. La victime, c'est Madame Konrad (Marijke Pinoy). De ses belles années, elle se souvient des voyages, cartes postales à la main. Désormais clouée sur un drôle de fauteuil, elle est devenue une sorte de cobaye pour son mari, Konrad. On verra ce dernier sombrer dans la folie, incapable de réaliser son grand œuvre, un essai sur l'ouïe.

Se fondant sur le roman de Thomas Bernhard, « La Plâtrière », enrichie d'autres sources, la metteuse en scène donne à voir – et à entendre – la déchéance des corps et des esprits. Par instants, « Ils nous ont oubliés » a des allures de scènes piquées à un film inachevé de l'Autrichien Michael Haneke. Par d'autres, c'est une farce grotesque, bien dans la manière de Bernhard, dont Séverine Chavrier s'était déjà inspirée avec « Nous sommes repus mais pas repentis ».

Une troisième protagoniste, l'aide-soignante (Camille Voglaire, parfaite) fait irruption dans cette vie de couple rancie. Un courant d'air frais qui ne suffira pas à sauver le ménage. Dans le rôle de Konrad, Laurent

THÉÂTRE
Ils nous ont oubliés
de Séverine Chavrier
Paris, Odéon (Ateliers
Berthier). Jusqu'au
27 avril. theatre-odeon.eu
Théâtre national
de Strasbourg,
du 3 au 11 juin. tns.fr

Papot, avec son faux air de Vincent Macaigne, est magistral. Double paire de lunettes sur le nez, lisant des pages de Novalis à la demande de madame, il est multiple et singulier à la fois. Effrayant également.

Paysage mental

Mais la force de ce spectacle tient tout autant à ce qui entoure les personnages principaux. Une forêt désolée, des oiseaux de passage, une neige éblouissante, des figurants masqués et un habillage sonore joué pour partie en live par Florian Satche. Séverine Chavrier parle de « poème musical », ce qui n'est pas faux. Les murs résonnent, les fusils claquent (un peu trop), les silences sont étourdissants. Dans ces moments-là, « Ils nous ont oubliés » devient un paysage mental plus qu'autre chose.

Konrad voudrait qu'on « l'écoute écouter », se désolant qu'il y ait des espèces en voie de disparition. « Mais qui s'occupe des cerveaux en voie de disparition ? » ironise ce chercheur n'ayant jamais rien trouvé. La pièce prend (tout) son temps pour installer ces univers mortifères – l'arrivée d'un cercueil sur la scène est traitée comme un gag. On pourra s'y perdre ou s'en régaler. « Ils nous ont oubliés », avec ces figures isolées dans les hauteurs, la fameuse plâtrière, est à l'évidence une œuvre post-confinement résonnant fortement avec le monde actuel. C'est déjà beaucoup. ■



La victime, c'est Madame Konrad, impressionnante Marijke Pinoy, dont on remonte l'histoire. Photo Alexandre Ah-Ky

Critique

Ils nous ont oubliés

ODÉON THÉÂTRE DE L'EUROPE – ATELIERS BERTHIER / D'APRÈS THOMAS BERNHARD /
MISE EN SCÈNE SÉVERINE CHAVRIER

Après *Nous sommes repus mais pas repentis*, présenté aux Ateliers Berthier en 2016, la metteuse en scène Séverine Chavrier revient à l'écriture de Thomas Bernhard avec *Ils nous ont oubliés*, une appropriation libre et ambitieuse du roman *La Plâtrière*. Quand la force du théâtre se nourrit d'un maelstrom de matériaux : sonores, vidéos, dramatiques, musicaux, plastiques...

Konrad et son épouse invalide vivent claqué-murés au sein d'une grande bâtisse dans les Alpes autrichiennes, une ancienne plâtrière abandonnée, éloignée de tout, soumise à la menace diffuse de visiteurs mystérieux, rôdeurs aux activités et intentions troubles qui, dans l'adaptation théâtrale que signe Séverine Chavrier, prennent la forme de présences énigmatiques et stéréotypées. C'est là que Konrad a décidé de s'installer pour travailler à son grand œuvre, un essai sur l'ouïe auquel il pensait depuis longtemps sans jamais parvenir à s'atteler à son projet. Mais après cinq années d'existence recluse, confronté à son impossibilité d'écrire et au poids de besognes ménagères envahissantes, un jour de Noël, Konrad tue son épouse. Les circonstances de

ce drame sont obscures. Dans un flash-back aux airs d'enquête policière, le roman foisonnant et labyrinthique de Thomas Bernhard (*Das Kalkwerk*, publié en France aux Editions Gallimard, en 1974) revient sur ces cinq années de vie entre ressassements, gesticulations et décrépitude. Cinq années qui donnent corps, sur scène, à une étonnante pérégrination multisensorielle.

Une imposante symphonie théâtrale

La réussite de *Ils nous ont oubliés* s'appuie sur la force d'incarnation de Laurent Papot (Konrad), Marijke Pinoy (son épouse) et Camille Voglaire (une jeune infirmière employée par le couple), ainsi que sur la partition musicale improvisée en direct par Florian Sathe. Mais



Ils nous ont oubliés, d'après *La Plâtrière* de Thomas Bernhard, mis en scène par Séverine Chavrier.

ce qui impressionne avant tout, c'est l'univers kaléidoscopique créé par la directrice du Centre dramatique national d'Orléans pour transposer au théâtre la littérature accumulative, itérative, syncopée de Thomas Bernhard. Dans le spectacle de Séverine Chavrier, le réel n'a pas vraiment d'importance. C'est la profondeur du concret qui compte. Celle-ci s'exprime à travers toutes sortes de choses et nourrit de manière fragmentée le monde crépusculaire qui s'ouvre à nous. Un sapin de Noël, un cerf et un chamois empaillés, une collection de fusils, des bruits de nature, de faux arbres, un cercueil, une corneille et des pigeons volant sur le plateau, des champs et des hors champs transmis par vidéo, une machine à laver, un fatras de boules à neige et des statuettes de la Vierge... Une multitude

de perspectives vient nourrir cette réinvention de *La Plâtrière*. À la croisée du théâtre, des arts musicaux et sonores, des arts plastiques et de la vidéo, Séverine Chavrier crée une imposante symphonie théâtrale. Et s'affirme comme une véritable écrivaine de la scène.

Manuel Piolat Soleymat

Odéon Théâtre de l'Europe – Ateliers Berthier, 1 rue André-Suarès, 75017 Paris.
Du 12 au 27 avril 2022. Du mardi au samedi à 19h30, le dimanche à 15h. Durée estimée de la représentation : 3h45 (entractes compris).
Spectacle vu le 24 mars 2022 au Tandem – Scène nationale, à Douai Tél. : 01 44 85 40 40 / theatre-odeon.eu // Également au **Théâtre national de Strasbourg** du 3 au 11 juin 2022.

INTERVIEW EXTRA SCÈNE

« Bernhard place
ses personnages dans
un état de survie »

À l'Odéon, **Séverine Chavrier** présente sa dernière création, une adaptation d'un des premiers romans de Thomas Bernhard. Après avoir déjà mis en scène en 2018, *Déjeuner chez Wittgenstein*, elle revient à l'écriture du dramaturge autrichien. **PROPOS RECUEILLIS PAR OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE**

C'est la deuxième fois que vous vous frottez à Thomas Bernhard. Qu'est-ce qui vous donne envie de l'adapter au plateau ?

Ce que j'aime dans l'immobilisme bernardien, c'est son acuité, son humour désespéré, son fol amour de l'art, sa vie avec la musique, la violence verbale des rapports et cette question de l'impossible grande œuvre à écrire, de l'effort intellectuel contrarié, de l'exigence poussée à son point de stérilité et d'absurdité. *La Plâtrière* est un de ses premiers romans, le quatrième en l'occurrence. Sa fascination pour les faits divers liés sans doute à son passé de chroniqueur judiciaire est très présente ; il est encore hanté par la question du suicide et y attaque déjà le pays natal et ses beaux sites, cimetières pour la pensée, qu'il peuple d'une violence sourde et compulsive. Un homme, Konrad, rêvant d'écrire un *Essai sur l'ouïe*, s'installe avec sa femme infirme dans une vieille demeure, une plâtrière, loin de la ville, du monde, isolé de tout. En questionnant la quête d'absolu, le besoin de solitude, de silence, une certaine forme de misanthropie, l'auteur tisse un récit glaçant mâtiné de mélancolie autour de l'échec, de l'empêchement de se réaliser, la frustration de ne jamais trouver le temps de la réflexion ou de toujours procrastiner, succomber à toutes sortes de diversions subies ou souhaitées. Par manque de courage, de tranquillité, jamais Konrad n'arrivera à jeter sur le papier le moindre mot. Absorbé par sa dépression, il s'enferme, lui l'autodidacte, dans une sorte de délire mégalomane et passe à l'acte.

Comme souvent dans l'œuvre de Bernhard, il est question d'infirmité...

En effet, l'épouse de Konrad est infirme. Elle est dépendante de son mari. Elle ne peut survivre sans lui. Mais lui, vivant à ses crochets, et expérimentant sur elle une méthode qui nourrit ses recherches, ne peut exister sans elle alors

qu'elle le dérange dans son travail. Ces deux-là se tiennent par la haine. En remontant le temps de la découverte du corps mort de cette femme à l'installation dans cette maison isolée, Thomas Bernhard se livre avec habileté à une reconstitution de cet enfer conjugal entre tragédie et comédie. C'est une farce mélancolique. Comme dans le *Déjeuner*, Bernhard place ses personnages dans un état de survie, et réussit à décrire à travers cette bourgeoisie en perte de vitesse, ce monde qui périlite emportant avec lui les murs du foyer et ses habitants.

Comment donnez-vous vie à cette écriture si particulière ?

Quand on adapte un roman au théâtre, j'ai l'impression qu'il est important de lui faire faire un saut esthétique et dramaturgique avec tous les médias du plateau. Il faut malaxer la matière, la faire sienne et trouver la fidélité dans une lecture assidue de toute l'œuvre mais aussi de la constellation qu'elle a créée autour d'elle, après elle. Ce qui m'a plu dans ce texte, c'est aussi d'en relever certaines gageures scénographiques comme la question du vrai et du faux, de la reconstitution, ou celle de ce bâtiment énigmatique qui est un personnage à part entière. Comment sur une petite saynète prise dans la neige donner l'impression d'immensité ? Avec Louise Sari et Quentin Vigier nous avons imaginé une scénographie où un jeu de caméras vidéo-surveillance diffracte l'espace et permet d'entrer dans le délire paranoïaque de Konrad. Étant musicienne de formation, cela m'intéressait aussi d'explorer le champ sonore autour des recherches sur l'acoustique du personnage principal. Comment rendre compte de ce confinement forcé, de cet échec, mais aussi de l'humour, de la poésie absurde qui innerve l'œuvre, lui donne cette densité cynique autant que burlesque.

ILS NOUS ONT OUBLIÉS

d'après *La Plâtrière* de Thomas Bernhard, mise en scène Séverine Chavrier, à l'Odéon - Théâtre de l'Europe, Paris, du 17 au 27 avril

à partir du
24
Mars

ILS NOUS ONT OUBLIÉS

Odéon - Ateliers Berthier - Paris
TNS - Strasbourg

„ Séverine Chavrier C'est une grande farce mélancolique

Après *Nous sommes repus mais pas repentis*, Séverine Chavrier revient à Thomas Bernhard avec une farce où il est question de misanthropie, de réclusion, et de la difficulté du travail intellectuel...

Théâtral magazine : Comment définir *Ils nous ont oubliés* ?

Séverine Chavrier : C'est une adaptation de *La plâtrière* (1970), un roman qui se situe dans la première moitié de la carrière de Bernhard. C'est l'histoire d'un homme, Konrad, qui s'isole avec sa femme infirme dans une ancienne plâtrière, un bâtiment reculé, pour pouvoir rédiger enfin ce *Traité sur l'ouïe* qu'il a en tête depuis des années mais qu'il n'arrive pas à écrire. Tout se passe mal, il va finir par tuer sa femme, et la pièce est la reconstitution des circonstances qui ont mené au meurtre. C'est une grande farce mélancolique...

Ce traité sur l'ouïe, il va réussir à l'achever ?

Bien sûr que non ! Il est toujours dérangé, malgré son isolement, par des importuns. Car cette campagne soit disant isolée se révèle assez fréquentée... C'est l'aspect farcesque de la situation, qui est comme dans toute farce, assez basique : dès qu'il se met au travail, quelqu'un frappe à sa porte... Le tout dans une sorte de déla-



brement physique et matériel général. Car Konrad manque d'argent et se trouve réduit à vendre ses meubles. Sa femme infirme, qui ne quitte pas sa chambre, ne s'en aperçoit pas...

Au-delà de la farce, **Bernhardt jette un regard très acéré sur ce qu'est le travail intellectuel, avec ses stratégies, son angoisse, sa procrastination.** Ce sont des thèmes très peu abordés au théâtre et qui me passionnent. Le personnage principal porte une œuvre en lui mais n'arrive pas à la faire advenir. Il se trouve sans cesse des excuses :

trop de matière, trop de gens qui viennent le déranger, à commencer par sa femme, infirme, qui réclame sans cesse de l'attention et des soins.

On a l'impression que cette plâtrière est un personnage à part entière...

C'est vrai. C'est un lieu vaste, blanc, image de stérilité, où en plus il neige... C'est un espace où le son résonne de manière agressive. Par exemple, quand il fait des expériences pour son traité sur l'ouïe en déchirant des feuilles de papier. Un travail important a été fait sur le son, et sur la réverbération. Tout, finalement, dans ce lieu, se révèle anxiogène...

Retravailler sur Thomas Bernhard après *Nous sommes repus mais pas repentis* a été une expérience agréable ?

J'avais un peu peur de me répéter. Mais en fait le Thomas Bernhard qui écrit *La plâtrière* est assez différent de celui qui écrit *Des Arbres à abattre*, avec toute cette critique du monde du spectacle. Il est plus âpre, plus pulsionnel. C'est presque comme de travailler sur un auteur différent...

*Propos recueillis par
Jean-François Mondot*

■ *Ils nous ont oubliés*, d'après *La plâtrière* de Thomas Bernhard, mise en scène Séverine Chavrier, avec Laurent Papot, Marijke Pinoy, Camille Voglaire, Florian Sathe.

Du 24 au 25/03, Tandem à Douai, du 12 au 27/04 Théâtre de l'Odéon - Ateliers Berthier, 1 rue André Suarès 75017 Paris, 01 44 85 40 40, du 3/06 au 11/06 au TNS Strasbourg

WEB

« La Mouette », Caroline Vigneaux, « Revisor »... Les spectacles d'avril à réserver

Désormais libérée des contraintes sanitaires, l'offre culturelle se déploie en ce début de printemps. Les critiques du « Monde » proposent aux lecteurs de la « Matinale » leur sélection.

Le Monde

Publié hier à 23h50, mis à jour à 05h07 · Lecture 9 min.

LA LISTE DE LA MATINALE

« Ils nous ont oubliés », par Séverine Chavrier



« Ils nous ont oubliés », par Séverine Chavrier, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, à Paris, du 12 au 27 avril 2022. ODEON-THEATRE DE L'EUROPE

On ne le sait pas assez, mais Séverine Chavrier est une de nos metteuses en scène les plus puissantes et les plus singulières. C'est en musicienne, qu'elle est au départ, qu'elle travaille la scène, faisant du son un élément constitutif de la mise en scène. Après *Nous sommes repus mais pas repentis*, en 2016, qui s'inspirait de *Déjeuner chez Wittgenstein*, elle aborde un autre texte culte de Thomas Bernhard, *La Plâtrière*, pour ce spectacle intitulé *Ils nous ont oubliés*. Le maître de l'exagération y déploie quelques-unes de ses obsessions majeures, avec l'humour dévastateur qu'on lui connaît. Obsessions que Séverine Chavrier fait résonner dans un espace hanté de spectres sonores. **F. Da.**

📍 Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, Paris 6^e, du 12 au 27 avril.

Le Pen. Non, sérieux ?

par Fabienne Arvers
Publié le 15 avril 2022 à 18h57
Mis à jour le 15 avril 2022 à 18h57



Ils nous ont oubliés © Alexandre Ah-Ky

Sérieusement ? Après deux ans de pandémie à “rêver” du monde d’après et après bientôt deux mois de guerre menée par les Russes en Ukraine, on en est là ? En droit de craindre que notre pays ne soit d’ici quelques jours dirigé par un parti d’extrême droite ? Que ceux qui mentent comme ils respirent emportent l’adhésion des déçus de tout poil ? Sérieusement ? On attend que des juristes décident si oui ou non les crimes de guerre commis par les Russes en Ukraine relèvent plutôt du génocide, tandis que Poutine légitime son attaque meurtrière au prétexte de défendre l’Ukraine des nazis et des génocides qu’ils commettent ?

Quel est le contre-poison qui nous sauvera de cette ombre portée du crime sur le désir de liberté, d’égalité et de fraternité ? Du mensonge éhonté sur la vérité ?

Encore et toujours plus de démocratie. Encore et toujours plus de culture. Il doit se retourner dans sa tombe Thomas Bernhard, l’homme qui ne mâchait pas ses mots et déclarait lors de la création de sa pièce *Place des héros*, en 1988, l’année du cinquantième anniversaire de l’annexion de l’Autriche par l’Allemagne : “*Il y a aujourd’hui plus de nazis à Vienne qu’en 1938.*” En phase avec l’époque, Séverine Chavrier monte aujourd’hui *Ils nous ont oubliés*, d’après *La Plâtrière* de Thomas Bernhard à l’Odéon-Théâtre de l’Europe, et invente avec lui le théâtre d’horreur, un genre inédit où précarité rime avec folie, où l’intrusion des autres finit par pousser au crime, où l’intimité se vautre dans le dégoût de soi et de l’autre. Une histoire banale de féminicide ? Pas seulement, c’est aussi et surtout le regard acéré d’un homme sur ce qui gangrène l’homme social, la peur.

C’est contre elle et contre Marine Le Pen qu’il faudra voter dimanche prochain. Comme disait Sade, Français-ses, encore un effort si vous voulez être républicain-es.

Avec “Ils nous ont oubliés”, Séverine Chavrier invente le théâtre d’horreur

par Igor Hansen-Love
Publié le 14 avril 2022 à 14h59
Mis à jour le 14 avril 2022 à 14h59



La metteuse en scène s’attaque pour la troisième fois à un texte de Thomas Bernhard et signe une pièce glaçante où le son est au cœur d’un dispositif scénique à la radicalité réjouissante.

C’est une histoire écrite par Thomas Bernhard qui débute comme un polar. La nuit du 24 décembre, dans l’ancre d’une usine désaffectée, une bande de rôdeurs tombe sur le corps d’une femme, inanimé. Celle-ci a été tuée d’un coup de fusil dans la tête, sur son fauteuil roulant. Son mari, l’assassin, sera retrouvé quelques jours plus tard, à moitié mort et complètement fou, dans la fosse à purin de l’établissement, une carabine à la main.

L’auteur opère ensuite un retour en arrière, pour comprendre l’origine du mal et les obsessions bernhardiennes prennent le pas sur le polar. Konrad, l’homme qui vivait ici claquemuré avec sa femme, tentait d’écrire l’œuvre de sa vie, un essai sur l’ouïe, une thèse à la lisière entre la science et la métaphysique. Rongé par le délitement conjugal, la précarité et la solitude, épuisé dans sa quête d’un texte total et parfait, détruit par son incapacité à formuler une seule ligne, il a perdu la tête et commis ce féminicide.

Un coup de maître

C’est un coup de maître d’une radicalité réjouissante que réalise Séverine Chavrier en montant ce roman difficile. D’abord, la metteuse en scène parvient à prouver – et contrairement à ce que nous pensions jusqu’ici – qu’il est possible d’avoir peur au théâtre. La scénographie imaginée par Louise Sari figure l’esprit d’un lieu qui, comme dans le film *The Shining*, participe à – ou provoque – l’horreur. Il faut la voir, cette plâtrière immonde. Ce squat dévoré par l’humidité, souillé par des pigeons (bien vivants sur le plateau), cerné par une forêt de pins et recouvert par la neige, niché dans les Alpes, à mille lieues du village le plus proche. Ce n’est pas l’image qui engendre la peur, mais le son. Avec une partition exclusivement percussive jouée en direct par Florian Sathe, avec ces bruits de chiens qui hurlent et ces craquements angoissants, notre ouïe sursollicitée (comme celle de Konrad) se détraque et nous fait perdre tous nos repères.

Séverine Chavrier excelle aussi dans la mise en scène de l'intrusion des "autres". Il y a les livreurs Deliveroo qui apportent les repas au couple isolé, il y a l'architecte qui doit réparer le bâtiment, il y a l'infirmière qui arrive toujours à des horaires imprévus. Ils frappent à la porte, parlent, questionnent, demandent de l'aide, perturbent... Pas tant que ça au fond. Mais Konrad ne cesse de reporter son travail et la confrontation avec la page blanche, accumulant tout de même les notes, les idées et les plans, macérant dans sa frustration.

À moins que ce ne soit son couple, malade à bien des égards, qui le rende fou. Séverine Chavrier rend compte du jeu malsain qui se trame entre des individus qui ne s'aiment plus, mais restent ensemble. Entre elle et lui, difficile de savoir qui tyrannise qui, qui dépend de l'autre, qui est responsable de quoi... C'est une névrose de couple, atrocement banale au fond, mais poussée à l'extrême. On rigole un peu, parfois, heureusement ; l'écriture de Bernhard tire vers le grotesque. Et l'on sort de là, après 3 h 45 de spectacle, ébloui par tant de radicalité et de finesse.

Ils nous ont oubliés, d'après *La Plâtrière* de Thomas Bernhard, mise en scène de Séverine Chavrier. Avec Laurent Papot, Marijke Pinoy, Camille Voglaire. Du 12 au 27 avril, Odéon Théâtre de l'Europe (Ateliers Berthier). Puis en tournée. Du 3 au 11 juin, au Théâtre National de Strasbourg.

Du théâtre à la danse, les meilleurs spectacles à voir ce printemps

De « L'Avare » de Lilo Baur au « Dragon » de Thomas Jolly, de « Jungle Book » d'Akram Kahn à « West Side Story » par le Ballet du Rhin, petit tour d'horizon des spectacles de théâtre et de danse à ne pas manquer en avril-mai.

Par **Philippe Chevilley**, **Philippe Noisette**

Publié le 12 avr. 2022 à 10:22 | Mis à jour le 12 avr. 2022 à 11:25

Du rire, de la féerie, mais aussi beaucoup de drames poignants dans cette sélection de quelque quinze spectacles (dont six à la Comédie-Française et trois à l'Odéon) au risque de vous plaire, ce printemps.

(...)

Trois femmes puissantes à l'Odéon

Trois femmes, trois artistes puissantes vont faire les beaux soirs de l'Odéon à Paris, avec des créations d'envergure, rodées en région. Séverine Chavier, directrice du CDN d'Orléans présente « **Ils nous ont oubliés** », une adaptation du roman de Thomas Bernhard « La Plâtrière » sur la déchéance d'un couple. Une version spectaculaire de 3 h 30, qui fait la part belle à la musique et à la vidéo (du 12 au 27 avril). Ensuite, Julie Duclos met en scène « **Kliniken** » de Lars Noren, une pièce à la fois glaçante et surhumaine située dans un hôpital psychiatrique (du 10 au 26 mai). Enfin, Célie Pauthe, directrice du CDN de Besançon s'attaque à la grande tragédie romaine de Shakespeare « **Antoine et Cléopâtre** » avec le couple Mounir Margoun et Mélodie Richard (du 13 mai au 3 juin).

www.theatre-odeon.fr

(...)

Du Thomas Bernhard plein les oreilles



CRITIQUE - Adaptée d'un de ses romans par Séverine Chavrier, la pièce *Ils nous ont oubliés*, histoire de deux reclus, est une drôle d'expérience des limites.

[LIRE L'ARTICLE](#)

Séverine Chavrier, l'exercice bernhardien

Publié le 25 avril 2022

A l'Odéon, Séverine Chavrier présente jusqu'au 27 avril *Ils nous ont oubliés*, son adaptation de *La Platrière* de Thomas Bernhard, avant une escale strasbourgeoise. Rencontre avec la metteuse en scène, directrice du CDN d'Orléans, qui évoque avec nous cette pièce dense et ambitieuse et son rapport passionné aux thèmes de l'auteur autrichien.

Après avoir adapté Déjeuner chez Wittgenstein dans Nous sommes repus mais pas repentis en 2016, qu'est-ce qui vous a donné envie de revenir vers Bernhard, et en particulier La Platrière, son quatrième roman ?

Séverine Chavrier : J'avais l'impression d'avoir abordé dans *Nous sommes repus...* beaucoup de choses qui me tiennent à cœur chez lui, notamment son rapport à la musique. Mais quand on travaille sur ses pièces, on est un peu orphelins de sa prose, qui est encore plus obsessionnelle et passionnante que son théâtre. J'avais en tête un de ses premiers romans, monté par Krystian Lupa, il y a très longtemps. C'est le *Bernhard* de la première époque. Il est encore chroniqueur judiciaire, et il a cette fascination pour le fait divers, avec un côté farce mélancolique. Et la tentation du suicide, aussi, comme dans *Amras*. *La Platrière* est une thèse sur les mille et une raisons de ne pas rédiger, d'être écrasé par l'absolu, mais aussi sur l'éternelle recherche d'autres conditions de travail, cette espèce d'angoisse de la rédaction qui me touche beaucoup. Personne ne parle comme ça de la difficulté de l'effort intellectuel et du simple courage qu'il faut pour coucher l'ensemble sur papier — l'idée qu'il y aurait plein de Mozart mais qu'il n'y en a qu'un qui s'attelle à la tâche. Je trouve ça très beau, et pas très théâtral, donc l'exercice est intéressant.

Qui est Konrad, pour vous ?

Séverine Chavrier : C'est un personnage bernhardien dans sa façon de soliloquer. J'aime cette idée de l'isolement impossible, et cette misanthropie, que Bernhard met par ailleurs très souvent en scène. On voit bien, en dépit de cet effort de réclusion, son besoin incompressible de se livrer aux autres. Il finit par se livrer au garde-chasse, aux ouvriers, avec toujours un rapport de classes. Konrad est aussi un autodidacte, qui n'a pas la légitimité de l'institution, donc il soulève aussi toute cette question de l'effort, et le ridicule de tout

ça. Ce qui me touche, dans les deux pièces que j'ai créées d'après Bernhard, c'est l'état de précarité dans lequel il place ses personnages. On dit toujours qu'il est misogyne, mais ici, c'est l'homme qui a tout en charge : je trouve ça très touchant, très drôle, et pas forcément misogyne.

Votre dispositif scénique est une proposition assez radicale, où la présence des comédiens est presque mise à l'égal de la vidéo et du son. Comment envisage-t-on le jeu dans un tel dispositif ?



Séverine Chavrier : C'est presque comme le jeu masqué : il ne peut pas être autonome, il faut forcément qu'il y

ait un regard qui les oriente. Les comédiens ne peuvent pas se rendre compte de ce qu'il se passe dans le cadre. Ça demande donc énormément de direction de ma part et de malléabilité de leur part. Je pense que ça a été assez difficile pour eux : ils se retrouvaient assez isolés, et par le texte, qui les isole de toute façon, et par le barnum technique, qui a fait qu'ils ne savaient pas toujours ce qu'était le spectacle. J'ai beaucoup filmé et travaillé avec eux sur les rushes, afin qu'il puissent suivre la partition vidéo qui était en train de se construire.

À l'arrivée, cela génère ces désaccords de jeu qui sont très intéressants.

Séverine Chavrier : Surtout pour Marijke : elle était le centre de tout, au départ, c'était aussi une pièce sur elle. Son cadre était le cadre fixe, le bureau de Laurent est arrivé plus tard... Mais en terme de direction, je trouve que la pièce va bien quand le jeu d'acteurs passe au-dessus du dispositif. Tout d'un coup, les cadres s'élargissent. Quand le dispositif devient trop fort par rapport aux acteurs, parce qu'ils sont un peu en-dessous, c'est moins intéressant. Pour le son, pareil : s'il y a le bon son, le cadre devient vivant. Il y a un équilibre à trouver. Quand je parlais d'exercice, c'est que j'ai un barnum technique qui fait que pour le moindre accord avec un comédien, il faut faire suivre le son, la lumière, la vidéo, etc. J'ai pieds et mains liés dans la technique.

Dans votre utilisation abondante, presque frénétique, de la vidéo, en plus d'épouser le verbe un peu maniaque de Bernhard, n'y a-t-il pas une volonté de rejoindre un

certain régime d'images contemporain ?

Séverine Chavrier : Je n'en ai pas l'impression. Avant ça, j'ai fait *Aria da Capo* avec des jeunes adolescents qui se filmaient à l'iPhone, par exemple, et même là, je cherchais plutôt Méliès et Cocteau que l'image contemporaine. Ici, j'ai l'impression qu'on a cherché, avec des caméras de surveillance, à aller plutôt vers la peinture. J'aime la vidéo quand elle a un sens dramaturgique : j'ai l'impression que c'est le cas ici. J'aime aussi la beauté, quand il y a une forme d'élégance, je ne suis pas trop de l'esthétique du trash.

Comment est né le personnage de l'infirmière, incarné par Camille Voglaire ?

Séverine Chavrier : Il y avait déjà une gageure : faire incarner les visiteurs. avoir Camille sur scène, ça nous



permettait aussi, grâce aux masques, de faire jouer tous ces visiteurs. Et je voulais travailler sur ce meurtre qui n'est pas élucidé : est-ce que c'est la femme de Konrad qui a demandé qu'on l'euthanasie, est-ce que c'est l'infirmière, est-ce que c'est lui, est-ce qu'il a tué les deux... La triangulation me paraissait juste. Ça permettait à Konrad de dire autre chose, et de montrer aussi ce désir qui n'est jamais là, qui est toujours en évitement chez Bernhard.

Se dessine aussi une forme d'entraide : la femme de Konrad n'est plus complètement seule face à lui.

Séverine Chavrier : Oui, après, il y a plusieurs équilibres possibles : les deux femmes contre l'homme, et surtout les deux monstres contre l'invalidé, avec cette rivalité sur le soin.

Pouvez-vous nous parler de votre collaboration avec le musicien Florian Satche ?

Séverine Chavrier : C'est la première fois que je travaille avec un musicien sur scène pour un de mes spectacles. J'ai connu Florian à Orléans, où je dirige le CDN, et je trouvais qu'il amenait quelque chose de tellurique, et toute une dimension ouvrière de la platrière : ce côté métallique, sa manière de faire du son sur les parois, que je trouve très belle...

Travaillez-vous avec des influences, notamment plastiques, en tête ?

Séverine Chavrier : J'adore le fameux retard du théâtre sur les arts plastiques. Pour le travail de l'espace, la rencontre avec la scénographe Louise Sari a été importante, car elle va très vite dans ses références. On a pu travailler organiquement, et ma place est juste, qui consiste à s'assurer que que les objets soient en place pour que tout soit très joueur, et donc que ça soit traversé par le jeu. On se nourrit aussi beaucoup d'iconographies. Et il y a quand même beaucoup d'éléments autobiographiques, sans quoi je n'aurais pas trop de légitimité à faire le spectacle. Je connais bien la montagne, la forêt, le froid : j'ai grandi en Haute-Savoie, dans les vallées, et j'ai toujours cru que je comprenais Bernhard aussi à cause de ça.

Propos recueillis par Samuel Gleyze-Esteban

*Ils nous ont oubliés de Séverine Chavrier, d'après La Platrière de Thomas Bernhard
Odéon-Théâtre de l'Europe – Ateliers Berthier
1 Rue André-Suarès
75017 Paris*

*Tournée
Du 3 au 11 juin 2022 au Théâtre national de Strasbourg
Les 8 et 9 juillet 2022 au Teatro Nacional São João, Porto (Portugal)*

*Mise en scène – Séverine Chavrier
Scénographie – Louise Sari
Vidéo – Quentin Vigier
Son – Simon d'Anselme de Puisaye, Séverine Chavrier
Lumière – Germain Fourvel
Costumes – Andrea Matweber
Éducation des oiseaux – Tristan Plot
Accessoires – Rodolphe Noret*

Crédit photos © Mathias Steffen © Alexandre Ah-Ky

Ils nous ont oubliés : la saisissante maison de fous de Séverine Chavrier



Photo Alexandre Ah-Kye

La metteuse en scène revient à Thomas Bernhard et transforme sa *Plâtrière* en cloaque suffoquant, où, au milieu d'une scénographie immersive remarquable d'organicité, l'isolement et la folie s'entremêlent et se nourrissent de façon magistrale.

Il faut se la représenter cette *Plâtrière* pour tenter d'en comprendre la puissance ténébreuse, pour essayer de saisir le pouvoir maléfique de cette bicoque délabrée. Isolée au milieu d'un paysage enneigé, parsemé de sapins décharnés, cette ancienne usine à chaux est devenue un cloaque, une sorte de squat où, au son des chiens hurlants, cohabitent, dans une saleté remarquable, pigeons, corneilles, cafards et cadavre, dont l'odeur pestilentielle incommode des vagabonds de passage qui s'amuse, façon clowns tristes, avec des restes de déco de Noël. Visages neutralisés par un masque – style Fantômas –, ces badauds grouillants sont bien décidés à se débarrasser de cet amas de chair criblé de balles et choisissent, sans barguigner, d'appeler les autorités, avant de déguerpir telle une bande d'insectes effrayés par la lumière des gyrophares. « *Ils m'ont dit qu'ils envoyaient une ambulance, mais, à ce niveau-là, elle aurait plutôt besoin d'un corbillard* », s'amuse l'un d'eux, sans autre forme de compassion. Elle, c'est la femme de Konrad, « *le fou* » qui habitait là, mais qui a visiblement, lui aussi, pris la poudre d'escampette.

A la manière de Thomas Bernhard, à qui l'on doit cet invraisemblable roman, Séverine Chavrier opère, une fois le décor planté, un retour en arrière pour mettre la main sur l'auteur du crime et plonger dans le quotidien de ce couple hors du commun. Reclus volontaire, abandonné par tous, cet effrayant tandem a élu domicile dans cet endroit sordide voilà plusieurs années. Infirme, dépendante, elle semble plus préoccupée par la maigre pitance qu'elle avalera au dîner que par les cachets qu'elle refuse de prendre. Entre deux cigarettes, elle ne cesse d'humilier son mari, à qui elle fait payer cet isolement forcé, et n'a d'yeux que pour son enfance, où tout semblait encore possible alors que plus rien ne l'est aujourd'hui. Face à elle, Konrad est pris entre deux feux, entre les désidératas de cette épouse tyrannique et la nécessité maniaque – style Jack Torrance dans *Shining* – d'achever sa « *grande oeuvre* », ce « *traité médico-mathématique-métaphysique* » sur l'ouïe sur lequel il planche depuis vingt ans, mais dont il n'a pas écrit une traître ligne.

Pour l'heure, ses recherches se bornent à une série de feuillets qu'il a entassés au fond de la cave et aux résultats de curieux exercices de phonétique et de linguistique auxquels il soumet sa femme à grand renfort d'intimidations en tout genre. Chez lui, le bruit est devenu une obsession telle qu'il cherche, à tout prix, à s'en prémunir, en déménageant à la Plâtrière, bien sûr, mais aussi en transformant cette mesure inhospitalière en forteresse apparemment imprenable. Mirador dans le jardin, caméras de vidéosurveillance dans chaque recoin, collection de fusils de chasse accrochés au mur, Konrad vit comme un forcené assiégé, sous la menace – réelle ou fantasmée – de l'extérieur, de ces improbables intrus masqués qui s'invitent pour faire des travaux, chasser sur ses terres, lui servir de confidents ou se payer sa tête. Sa solitude, brisée par les livraisons Deliveroo et les visites d'une aide-soignante dilettante, il la chérie, la cultive et la désire, jusqu'à la folie, alors qu'elle paraît, irrémédiablement, et pour son plus grand malheur, lui échapper.

Plutôt que de reprendre *in extenso* l'oeuvre de Thomas Bernhard – une gageure tant elle apparaît comme une litanie ininterrompue de flux et de reflux de pensée, dopée aux circonvolutions –, Séverine Chavrier a décidé d'en conserver seulement le canevas – comme elle avait déjà pu le faire dans *Nous sommes repus mais pas repentis* et *Les Palmiers sauvages*. **Aux personnages de l'auteur autrichien, elle administre un traitement de choc, une mise sous cloche scénique** : elle les propulse dans la Plâtrière et les observe se débattre, comme on regarderait les flocons retombés dans une boule à neige fortement secouée. **Grâce au travail scénographique de Louise Sari, à la création vidéo de Quentin Vigier, à la partition musicale de Simon d'Anselme de Puisaye, intensément interprétée par Florian Satche, et aux lumières de Germain Fourvel, comme autant d'éléments époustouffants**, l'environnement devient un cocon organique capable d'influer sur le devenir des individus qu'il enserme et sur la perception des spectateurs, pleinement immergés dans ces bas-fonds suffocants. D'autant que l'impression d'enfermement est minutieusement, et de façon subjuguante, entretenue par la metteuse en scène, à travers la superposition de trois écrans, mais aussi grâce à cette maison dont l'étroitesse du sous-sol, du couloir et même de la pièce principale – en regard de l'immensité du plateau – met sous tension la moindre action.

Aux confins du thriller et de l'horreur, Konrad et sa femme apparaissent alors dans toute leur monstruosité, et dans toute leur misère affective. Entre eux, ne subsiste rien de plus qu'un rapport de force quotidien, un lien dominant-dominé qui s'inverse au gré des humeurs et des événements de la journée. En commun, ils n'ont plus que la folie dans laquelle, à des degrés différents, ils plongent irréversiblement. **Une descente aux enfers que Séverine Chavrier imbrique magistralement avec l'isolement, transformé en vecteur de ravages mentaux dévastateurs pour la santé psychique des êtres, comme pour leur humanité. Surtout, elle dirige d'une main de maître Laurent Papot, Marijke Pinoy et Camille Voglaire qui donnent respectivement à Konrad, sa femme et leur aide-soignante une intensité et une profondeur envoûtantes.** Chacun à leur endroit, ils font montre d'une aisance fabuleuse qui concourt à faire de la Plâtrière une maison des horreurs où tout, y compris le pire, semble possible, voire probable. De cette expérience menée dans un laboratoire grandeur nature, aucun ne réchappera indemne, pas même le public qui, au sortir, mettra plusieurs minutes pour reprendre pleinement ses esprits, habilement chamboulés.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Delphine Urban / 20 avril 2022 / Théâtre & Spectacles

Le fou, l'infirme et la forêt : une effrayante fantasmagorie parfaitement orchestrée par Séverine Chavrier (*Ils nous ont oubliés*)

Séverine Chavrier, *Ils nous ont oubliés*

Séverine Chavrier aime adapter des œuvres magistrales et difficiles. En 2014, elle a marqué les ateliers Berthier avec ses *Palmiers sauvages*, époustouflante mise en scène du roman d'amour et de mort de Faulkner. Elle revient à Berthier pour Thomas Bernhard, dont elle a déjà proposé une traversée en 2017 avec *Nous sommes repus mais pas repentis*, spectacle qui rebaptisait et réinventait le huis clos familial de *Mon déjeuner chez Wittgenstein*, sur lit de vaisselle brisée. Le projet est ici encore ambitieux : *La Plâtrière*, roman âpre, fait entendre le ressassement d'un philosophe impuissant et se déroule en l'absence et même en l'impossibilité de toute action, au-delà du meurtre qui ouvre le roman, en épuisant d'emblée le suspense et même le drame. On retrouve dans cette nouvelle composition quelques-uns des thèmes déjà explorés par la metteuse en scène : la relation fusionnelle et conflictuelle, le huis clos qui tourne fou, la sclérose des sentiments, l'obsession mortifère de l'idéal. Séverine Chavrier les approfondit sur un mode spectaculaire qu'elle maîtrise et développe avec un brio de plus en plus vertigineux : dans une scénographie complexe, augmentée d'écrans, peuplée d'oiseaux et d'humanoïdes sans expression, ses acteurs déploient une énergie prodigieuse au service de personnages englués dans leur ruine.

Le duo central, la femme infirme et son mari agité, qui entend trop et ne voit pas assez, propose une version cauchemardesque de ce qui noue un couple. Comme une variation forestière du duo beckettien composé par Clov et Hamm dans *Fin de partie*, les protagonistes explorent les ressorts malsains de l'attachement, de la dépendance et de l'exaspération qui conduira, on nous l'a dit depuis le début, au crime. Dans une interaction sadique, l'homme soumet sa femme à des exercices articulatoires autour d'absurdes assonances, tandis qu'elle accumule les caprices de malade. La tension est constamment maintenue grâce au rythme vif impulsé par Laurent Papot, soutenu en direct par les percussions sourdes, aux projections sombres et à la vigie de quelques oiseaux noirs aux échos hitchcockiens. La plâtrière, représentée par une cabane de carton sur pilotis, est d'abord environnée par un paysage de neige peuplé de biches et de sapins qui dit son isolement, et la fait presque inaccessible. Y retentiront bientôt des coups de feu, des chasseurs invisibles rendant toute traversée périlleuse. La forêt devient ainsi un espace de cauchemars, dont les ombres se superposent fantastiquement sur un grand tulle placé en avant-scène, une des très belles réussites esthétiques du spectacle. Peuplée d'animaux empaillés et de mannequins menaçants, elle déploie tout son potentiel imaginaire. On pense à certaines pièces de Gisèle Vienne à la plastique angoissante (*Kindertotenlieder* ou *This Is How You Will Disappear*), ou à l'atmosphère lancinante des premiers épisodes de *Twin Peaks*. L'adaptation autorise intelligemment les références contemporaines : le huis clos s'appelle aujourd'hui confinement, les repas sont livrés par des employés de Deliveroo qui laissent les courses sur le palier et oublient les humains abandonnés. Le propos est aussi politique, il questionne la marginalisation, la déchéance, l'abandon auxquels nos sociétés condamnent celles et ceux qui ne correspondent plus à leurs normes.



Renvoyés à leur inadaptation au monde, les personnages s'enkystent dans des comportements irrationnels et des grimaces grotesques. Le spectateur croise diverses formes de la monstruosité : des photos de gueules cassées sont brandies face caméra, des excroissances métalliques – fauteuil roulant, multiples lunettes superposées, casque – font des personnages des cloportes. Leur raideur contraste avec la fraîcheur d'un troisième personnage, une jeune garde-malade imaginée pour le spectacle auquel elle apporte, en contrepoint, une normalité presque incongrue. Avec une légèreté inattendue, cette jeune femme ouvre la gamme des possibles associations : des deux femmes contre l'homme, des deux valides contre l'infirmes, voire des deux fous contre la jeunesse. Rien n'est stable, les rapports humains comme l'espace où ils évoluent ne cessent de se transformer dans cette maison de fous qui paraît tour à tour minuscule et labyrinthique.

Car la maison est un piège, on y grimpe, on s'y enfonce, on y disparaît. Poreuse à son environnement, ses pauvres murs cèdent sous les coups de bûcheron du savant qui abat consciencieusement son foyer, agrandissant la brèche à chaque fois que l'infirmes réclame qu'on ouvre une fenêtre. Et finalement la neige qui recouvrait l'extérieur tombe à l'intérieur, transformant la plâtrière en boule à neige, variation kitsch sur le thème de l'enfermement, blanc sur blanc. Consignés là sous nos yeux, condamnés à s'agiter en vain, ils sont pris au piège, comme plâtrés sans espoir de guérison. Comme dans *Shining* peut être, la maison semble receler sa propre toxicité, avec ses espaces dérobés, son sous-sol encombré, où l'intimité et le silence sont interdits.

Laurent Papot campe avec jubilation un chercheur, autodidacte obsessionnel qui tente d'écrire un traité sur l'ouïe dont le sommaire absurde est égrené à un moment du spectacle. Mais c'est un chercheur qui ne trouve rien : ni ses clés, ni la vaisselle, ni le temps pour écrire, ni le lieu pour respirer. L'acteur ne tient pas en place, investissant tous les espaces, dans un remue-ménage sans fin qui meuble la procrastination et retourne l'empêchement intérieur vers l'extérieur. Car, clame-t-il, le monde est coupable d'interrompre sans cesse sa pensée, pour l'obliger à s'intéresser à des questions matérielles mineures tandis que la grande oeuvre l'attend au fond de son cerveau. Et c'est précisément le fond de ce cerveau en ébullition qui est sondé dans ce spectacle. On ne sait pas très bien si ces fâcheux qui se multiplient de manière fantastique et se ressemblent tous – acteurs et figurants portant des masques chauves – sont venus du village voisin ou issus de son cortex surchauffé. À défaut de produire des concepts, le paranoïaque donne forme humaine à ses blocages, égrenés par un comédien intarissable, burlesque, désarmant de naturel et d'inventions.



Séverine Chavrier, Ils nous ont oubliés

Les images et les sons multipliés saturent le plateau nous entraînant au cœur de cet esprit suractif, pour partager l'expérience du trop plein, du trop sensible. La caméra, partenaire quasi permanent des acteurs, circule avec fluidité de main en main et ne laisse aucune échappatoire à la surveillance. Tout est toujours exhibé, les visages en gros plan sans douceur, les moindres recoins fouillés. Toute la question est bien de savoir comment transformer ce qui est coincé dedans — dans la maison, dans la tête des personnages — en objets compatibles avec le monde, accessibles à l'extérieur. Enfermés dans le dispositif, renvoyés à eux-mêmes et même à leur statut de personnages d'un roman plusieurs fois manipulé sur le plateau, le fou et l'infirmes représentent l'incapacité à rester soi, tout autant que celle d'en sortir. Konrad ne peut ni écrire ni se taire, sa femme n'a pas pu avoir d'enfants et devient un bébé monstrueux qu'il faut nourrir à la cuillère. Écartelés dans ces paradoxes, ils sont constamment au bord de l'implosion. Leurs images démultipliées et fragmentées, entre présence et simulacres, envahissent le plateau qui contient le dedans et le dehors, le sauvage et le domestique, le burlesque et la poésie.

À la fois fidèle aux caractéristiques d'un texte foisonnant et inventive dans ses audaces personnelles, Séverine Chavrier parvient à réaliser l'impossible fantasme de ses personnages : donner une forme visible, lisible, à ce qui a germé à l'intérieur de soi. C'est bien sa lecture intime de Thomas Bernhard qu'elle nous livre ici et dont elle fait surgir avec virtuosité quelques-unes des lignes de forces, intellectuelles et sensorielles. Comme le roman, le spectacle est dense, puissant, effrayant, drôle souvent, et très beau toujours.

Théâtre de l'Odéon, Ateliers Berthier jusqu'au 27 avril

TNS Strasbourg du 03 au 11 juin 2022

Porto, teatro Nacional Sao Joao les 08 et 09 juillet 2022

Lisbonne Teatro Nacional Dona Maria, 15 et 16 juillet 2022

« Ils nous ont oubliés »

| La stérilité de l'artiste, entre drame et farce gorgée de sons et d'images

18 avril 2022



© Christophe Raynaud de Lage

Séverine Chavrier, comédienne, musicienne et metteuse en scène nous a habitués à des mises en scène décapantes. Elle avait déjà étonné le public avec celle de *Nous sommes repus mais pas repentis* au Monfort. Elle se lance à nouveau dans une adaptation d'un texte de Thomas Bernhard, non plus une pièce de théâtre mais un roman, *La Plâtrière*.

Les personnages du roman sont un couple. Ils ont dû s'aimer, ils ne se haïssent pas vraiment, mais ils ne se supportent plus. Dans une vie antérieure il l'a accompagnée dans ses voyages. Désormais appauvris, ils se sont enfermés dans une ancienne plâtrière où Konrad se consacre à son grand œuvre, un traité sur l'ouïe, dont l'écriture exige que rien ne le dérange. Elle ne peut plus marcher, il doit prendre en charge les tâches domestiques tout en se consacrant à cette œuvre. Sans cesse dérangé par une femme exigeante, par des chasseurs hantant la forêt environnante, par des gens qui font des travaux dans le sous-sol de la plâtrière, par l'aide-soignante qui doit s'occuper de sa femme, il devient de plus en plus paranoïaque, ferme toutes les issues, s'arme et arme sa femme. Des milliers de page s'amoncellent dans le plus grand désordre dans une cave et il y a longtemps que sa quête d'absolu l'a conduit dans une impasse stérile.

Séverine Chavrier s'est complètement imprégnée du roman pour en trouver une transcription en textes, mais surtout en images, en lumières, en sons. Le texte d'abord avec sa misogynie, ses mots ressassés, l'accumulation des synonymes. La plâtrière ensuite, entourée par la neige, la forêt,

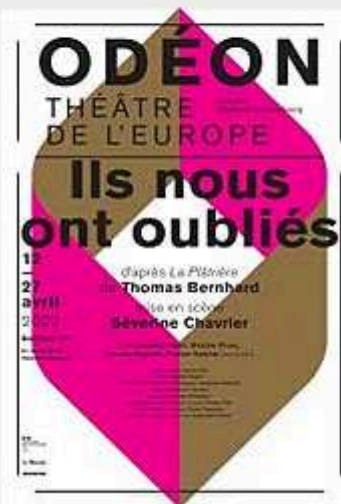
visitée par des personnages masqués mystérieux inquiétants. Qui sont-ils, d'anciens ouvriers de la plâtrière, des ouvriers chargés de faire des travaux, des livreurs de repas ? L'extérieur ne cesse de faire irruption bruyamment dans ce monde en ruine et sans visage que Konrad voudrait, au moins, silencieux. Le bruit des pas qui crissent dans la neige est amplifié, les portes claquent dans un vacarme assourdissant, les ouvriers cognent dans les murs, les voix résonnent, les perceuses se mettent en action. Le percussionniste Florian Sathe, installé sur un côté de la scène, crée une ambiance angoissante qu'accentue le travail sur les lumières de Germain Fourvel. Le drame s'est noué dès le début, le spectateur le connaît, mais tout devient inquiétant, même les chants d'oiseaux. Ce huis-clos étouffant est porté par Marijke Pinoy, en Madame Konrad réclamant sans cesse, agitant sa clochette en donnant des ordres et Laurent Papot, en Konrad qui défonce les cloisons à la hache quand sa femme lui ordonne d'ouvrir les fenêtres et qui ne cesse de détruire ses notes pour que personne ne s'en empare. Capables de passer de la rancœur de la détestation à l'humour, car le texte en recèle aussi, ils sont toujours présents sur le plateau où la vidéo les suit et révèle leurs visages en gros plan.

Décor, musique, sons, lumières, jeu des acteurs tout contribue magnifiquement à épouser l'univers pessimiste et misogyne de Thomas Bernhard. Une mise en scène qui fera date.

Micheline Rousselet

Jusqu'au 27 avril, Théâtre de l'Odéon, Ateliers Berthier, 1 rue André Suarès, 75017 Paris – du mardi au samedi à 19h30, le dimanche à 15h –

ILS NOUS ONT OUBLIÉS
Ateliers Berthier (Paris) avril 2022



Comédie dramatique d'après un roman de Thomas Bernhard, mise en scène de Séverine Chavrier, avec Laurent Papot, Marijke Pinoy, Camille Voglaire et le musicien Florian Satche.

Adapter au théâtre un roman n'est pas aisé. Encore moins quand l'auteur est lui-même un dramaturge. Cela se complique davantage quand son œuvre théâtrale est considérée comme une des plus importantes du siècle passé, voire du répertoire de tous les temps.

On peut donc écrire que **Thomas Bernhard** avait choisi en toute connaissance de faire des personnages de "La Plâtrière" des êtres destinés

à rester sur le papier pas à être incarnés sur une scène .

En contredisant l'auteur, en transgressant sa volonté de ne pas faire incarner Konrad et sa femme, **Séverine Chavrier** prend un immense risque. Quand elle avait proposé sa vision du "Déjeuner chez Wittgenstein" dans "Nous sommes repus mais pas repentis", elle ne travaillait qu'à réinterpréter une matière théâtrale. Ici, elle doit aller plus loin et transformer le style si particulier de l'écrivain autrichien pour qu'il prenne sens sur scène. Elle est devant un choix majeur : soit tenter de retrouver le phrasé théâtral de Bernhard soit s'autoriser à faire tout autre chose.

On peut dire in fine qu'elle parvient, et c'est un exploit, à ne pas faire un ersatz de pièce de Thomas Bernhard avec la matière littéraire qu'elle tire de "La Plâtrière". Et elle y réussit par une mise en scène "abasourdissante". Elle trouve des correspondances aux phrases par les sons, les mouvements erratiques des personnages et les images vidéos. Elle sait aussi, ce que tout le monde ne sait pas, c'est que Bernhard est également poète et humoriste (noir) et ajoute à tout cela une pincée d'incongru, sous la forme d'oiseaux (pigeons et corneilles) qui vont viennent sur un plateau de faux paysage hivernal.

Comme l'auteur du "Naufragé", qui dans sa littérature travaille à fatiguer son lecteur, elle s'acharne par tous les moyens à sa disposition à taper sur les nerfs de son spectateur. Elle l'assourdit avec la musique de **Florent Satche**, qui assène des coups qui résonne très fort. Elle lui donne le mal de mer avec les vidéos de **Quentin Vigier**, savamment utilisées en direct ou en différé, où les acteurs ne sont pas toujours aux dimensions du réel. Elle l'effraie avec des comparses aux visages mous et clownesques chargés de détruire des pans de la maison qui occupe le centre de la scène.

Jamais le spectateur d'" **Ils nous ont oubliés** " n'est en répit dans cette mise en scène, tout comme le lecteur de la "Plâtrière" pris dans le flot ressassant de Bernhard. On comprend pourquoi Séverine Chavrier est contrainte à proposer une version très longue et, en conséquence, à les couper avec deux pauses bien nécessaires. On comprend aussi pourquoi certains décrocheront, à l'instar de ceux qui ne supportent pas la prose de Thomas Bernhard.

Au contraire, ceux qui auront surmonté les obstacles préalables, constateront que Séverine Chavrier ne produit aucun effet gratuit, qu'elle permet aux acteurs, à commencer par le couple formé par **Laurent Papot** et **Marijke Pinoy**, bien secondé dans le rôle de l'infirmière par **Camille Voglaire**, de fournir des prestations inoubliables. Papot, en savant empêché, dit-il, de mettre au net ses théories par une femme infirme et tyrannique, s'est presque fait la tête de Vincent Macaigne pour jouer les hallucinés. Sa partenaire, elle, a quelque chose d'une Duras en phase terminale imposant sa loi à Yann A.

"Ils nous ont oubliés" conte un fait-divers dont on a, comme dans un épisode de Columbo, la résolution dès les premières minutes. Cette forme a l'avantage de justement permettre à la metteuse en scène de se concentrer sur son propre travail formel. Elle est aidée par la très belle scénographie de **Louise Sari**, qui a créé dans un paysage de sapins enneigés, une maison propice au drame, pleine de "coins vidéos", dont la structure se transforme au gré des destructions.

Mention aussi à l'équipe technique : dans "Ils nous ont oubliés", on pourra mesurer toute l'importance de la lumière de Germaine Fourvel et du son réalisé par **Simon d'Anselme de Puisaye** et Séverine Chavrier elle-même.

Bref, un spectacle hors du commun sans doute clivant mais qu'il faut aller découvrir quoi qu'il en coûte. Mieux vaut voir une seule heure de la proposition de Séverine Chavrier plutôt que de subir la totalité de bien des pièces actuelles.

Philippe Person

“Ils nous ont oubliés” : un cauchemar mental à l’Odéon



Hélène Kuttner
13 avril 2022



©Alexandre Ah-Kie

Par le moyen d'une éblouissante scénographie qui mêle la vidéo, la musique jouée en direct, l'utilisation de masques et un décor de forêt fantastique, la créatrice Séverine Chavrier parvient à saisir le spectateur pour le plonger dans la tête d'un homme dérangé qui va finir par tuer sa femme. Un spectacle adapté de « La Platrière » de Thomas Bernhard qui démultiplie ses obsessions, entre polar morbide et thriller schizophrénique.

Dans le crâne de Konrad



©Alexandre Ah-Kie

Imaginez une ancienne usine de plâtre, plantée au milieu d'un forêt de sapins, avec ses murs défraîchis et son sous-sol ténébreux qui donne aux paumés de la terre un abri pour de petits trafics de drogue. Dans ce lieu anesthésié par le temps et la délocalisation des industries, vit un couple reclus et isolé du monde. L'homme, Konrad, se présente comme un grand savant en perpétuelle quête de sa grande oeuvre, un essai scientifique, métaphysique et philosophique sur *l'ouïe*. Il a fait le tour du monde et a décidé de s'enfermer avec son épouse paralytique dans cette demeure battue par les vents des Alpes autrichiennes. Sadisme, angélisme, domination et masochisme sont les tenants de leur relation de couple qui balance entre haine et amour, et qui va conduire Konrad à tuer sa femme handicapée dans un dernier cri de révolte contre celle qui le tyrannise par ses exigences perpétuelles et son immobilisme.

Torture sonore



©Alexandre Ah-Kie

Séverine Chavrier a créé un espace totalement organique dans lequel le musicien Florian Satche déploie un éventail de percussions aux sonorités métalliques ou sableuses, houles déchirantes ou martèlements démoniaques d'attentats, mobilisant ainsi l'attention du spectateur qui est comme happé, secoué, chahuté par des vibrations continues. Du côté des images, l'usine désaffectée est le siège de plusieurs niveaux de jeu, où l'image vidéo, comme une loupe, vient épier les gestes et humeurs des personnages comme une surveillance généralisée qui traque les épidermes. Dans cet univers qui ressemble à un cauchemar ambiant, Laurent Papot est Konrad, le chercheur follement paranoïaque et pervers qui martyrise sa femme, tandis que Marijke Pinoy, qui incarne l'épouse, se liquéfie, cigarette vissée aux lèvres, dans un fauteuil à roulettes inondée par sa robe de chambre et ses amulettes christiques. Les deux acteurs, qui incarnent aussi d'autres personnages dès qu'ils quittent la cave qui leur sert de lieu de vie, sont fabuleux de vérité et d'inventivité.

La spirale de l'échec



©loube_sari

Dans *La Platrière*, publiée dans les années 70, l'Autrichien Thomas Bernhard concentre les leitmotivs de ses obsessions et de ses hantises avec un sens du rythme et de la musicalité qui lui sont particuliers et dont la metteuse en scène, musicienne elle-même, se saisit avec succès. Cette plâtrière, prison glacée qui conduit à la mort des prisonniers, est une métaphore de l'Autriche, cimetière d'espairs déçus et de grands artistes, où le nazisme gangrène encore les consciences avec des nostalgiques de l'ordre et de la soumission, où le couple est condamné d'avance et où l'artiste, s'il n'est pas Mozart, passe sa vie en expériences stériles et en échecs publics. La scène représente donc une forteresse battue par la neige, avec des oiseaux vivants qui envahissent l'espace, comme chez Hitchcock, et des personnages qui déambulent hallucinés et en quête d'un bonheur absent. Certes l'épouse de Karl le harcèle et les fantômes espions reviennent hanter la tranquillité du couple, mais l'aide-soignante (Camille Voglaire) se retrouve aussi happée par la folie et la perversité du couple démoniaque qui bascule progressivement vers le meurtre. Ibsen, Strindberg, mais aussi Stanley Kubrick ou Bergman sont les compagnons de route de cette épopée du son et de l'image qui marquera, par sa puissance, l'histoire du théâtre français.

Hélène Kuttner

Ils nous ont oubliés, enfer conjugal à fleur de peau

Publié le 4 avril 2022

Séverine Chavrier adapte *La Platrière* de Thomas Bernhard dans *Ils nous ont oubliés*, une logorrhée de près de quatre heures. La metteuse en scène, qui retrouve l'auteur autrichien après *Nous sommes repus mais pas repentis*, y dépeint une dégringolade tonitruante vers la folie et le meurtre, servie par une mise en scène ultrasensorielle et des comédiens généreux.



Il neige sur la platrière, cette habitation en ruines qui fut autrefois une usine. Quatre vagabonds passés

par là trouvent un cadavre vautre dans un fauteuil, visiblement depuis des jours. Leurs visages sont enkystés par des masques épais, leurs voix aiguës, déformées et chevrotantes. Il règne une ambiance particulièrement glauque dans ce tableau de malheur, grossie par des détails filmés et projetés sur le pan de mur qui nous fait face. Un diorama en putréfaction, encapsulé derrière un voile-écran qui s'étire du sol au plafond et accueille des projections en transparence, redoublant parfois les images projetées derrière, sur le mur, dans un agrandissement qui confine à l'abstraction. Proche de l'esprit du roman de Thomas Bernhard et construite comme celui-ci en flash-back, la pièce de Séverine Chavrier part de cette scène de crime pour retracer les dernières heures d'un couple avant un inéluctable meurtre.

Dans les hauteurs alpines

Dans le foisonnement d'indices disséminés dans la pièce, on reconstruit ainsi l'image passée du couple Konrad, dont l'ancienne gloire bourgeoise hante les reliques poussiéreuses qui jonchent chaque table, chaque étagère, jusqu'au sous-sol : des effigies de la vierge Marie, l'*Henri d'Ofterdingen* de Novalis transformé en vestige d'un romantisme germanique que Bernhard charge son protagoniste de railler pour lui. On comprend que le couple s'est installé ici, dans les hauteurs alpines, pour offrir à Konrad, scientifique autodidacte, le calme nécessaire à l'écriture d'un ambitieux essai sur l'ouïe dont il n'est pas capable d'écrire un mot.

Dans ce décor décati, Mme Konrad est clouée à son siège par une maladie qui n'est pas nommée, peut-être inventée de toutes pièces dans le seul but de pourrir la vie à son mari — pense-t-il. Le calme recherché par le couple, peut-être halluciné à partir de tableaux bucoliques d'une Autriche qui se rêvait pure, est recouvert par les appels de l'infirme et les visites de passants improvisés. Rescapés d'un asile ou livreurs ubérisés, ces bonhommes au visage en latex errant sans autre discours à tenir qu'une plainte confuse, comme une misère existentielle qui vient rattraper les ermites à leur porte.

Hypertrophie sensible

Chavrier épouse à bras-le-corps ce récit en spirale à travers une forme maximaliste et baroque. Ce huis-clos déborde, suinte, les effets visuels et sonores extrapolent chacun de ses détails. Musicienne de formation, la metteuse en scène ne perd jamais de vue sa recherche synesthétique, par laquelle le son participe à la composition d'un milieu ultrasensible. D'autant que l'ouïe est le problème central de Konrad, sujet de la thèse qu'il est incapable d'écrire et médium de son empêchement à écrire celle-ci, indisposé qu'il est par le moindre des sons qui l'extirpent de sa retraite monacale. Chaque son est décuplé en direct par le musicien Florian Sathe dans une hypertrophie auditive qui constitue notre principale porte vers l'intériorité psychotique du pseudo-scientifique.

La présence de l'audiovisuel dans le dispositif constitue un parti pris déconcertant, tant la présence sur scène s'en voit réduite à peu de choses, souvent un petit recoin de ce décor à tiroirs, tandis que la vidéo *broadcaste* tour à tour différentes parties du décor, visibles et cachées, façon poste de surveillance. L'esthétique lorgne autant du côté du théâtre que de l'art vidéo — on ne peut s'empêcher de penser aux abjects *Trash Humpers* d'Harmony Korine devant les images numériques de ces créatures masquées et destructrices qui ne cessent de revenir comme un refoulé. Le rendu est volontairement chargé et sale, mais le désordre tel qu'il est organisé sur scène, style syndrome de Diogène, et la reconfiguration progressive du décor ont pour effet de maintenir le spectateur dans une attitude active, même si les caméras guident le regard tout du long.

Au-delà de l'efficacité de ce dispositif mastodonte, la quasi-occultation de toute présence sur scène tient

grâce à la grande qualité de son trio de comédiens. Marijke Pinoy offre une noirceur presque hollywoodienne à son rôle de lucide rendue folle. Laurent Papot incarne Konrad dans un mélange de frénésie et d'hébétéude qui épouse la logorrhée bernhardienne, et Camille Voglaire est tout à fait surprenante dans un rôle original, malléable et néanmoins riche à travers lequel se réfracte la folie du couple. Si Chavrier s'amuse à frôler la saturation la plus totale, et prend par là le risque d'irriter, elle impressionne justement dans sa capacité à ne pas perdre les nombreux fils tissés par le roman de Bernhard ; à ne pas sombrer, donc, dans la vanité. La richesse thématique du récit, qui ne cesse d'ouvrir des pistes de lecture à ce récit de haine larvée dans les débris d'une bourgeoisie décadente, où s'expriment aussi les dépendances conjugales, les désirs divergents, l'incapacité d'agir et la jeunesse perdue, se déploient ainsi dans l'ampleur d'une pièce parfois suffocante, mais néanmoins enthousiasmante.

Samuel Gleyze-Esteban

Ils nous ont oubliés de Séverine Chavrier, d'après *La Platrière* de Thomas Bernhard

Tandem – Scène Nationale

Hippodrome de Douai

Place du Barlet

59500 Douai

Tournée

Du 12 au 27 avril 2022 à l'*Odéon-Théâtre de l'Europe*, Paris

Du 3 au 11 juin 2022 au *Théâtre national de Strasbourg*

Les 8 et 9 juillet 2022 au *Teatro Nacional São João*, Porto (Portugal)

Mise en scène – Séverine Chavrier

Scénographie – Louise Sari

Vidéo – Quentin Vigier

Son – Simon d'Anselme de Puisaye, Séverine Chavrier

Lumière – Germain Fourvel

Costumes – Andrea Matweber

Éducation des oiseaux – Tristan Plot

Accessoires – Rodolphe Noret



Ils nous ont oubliés, inspiré de *La Plâtrière* de Thomas Bernhard, mise en scène de Séverine Chavrier.



Crédit photo : Alexandre AH-KYE

Ils nous ont oubliés, inspiré de *La Plâtrière* de **Thomas Bernhard**, mise en scène de **Séverine Chavrier**. Avec **Laurent Papot**, **Marijke Pinoy**, **Camille Voglaire**. Créations lumières **Germain Fourvel**, créations costumes **Andrea Matweber**. Musicien **Florian Satche**, éducation des oiseaux **Tristan Piot**, Scénographie **Louise Sari**. Création vidéo **Quentin Vigier**. Création son **Simon d'Anselme de Puisaye**, **Séverine Chavrier**. *La Plâtrière* de Thomas Bernhard (traduction de Louise Service) est publié aux Editions Gallimard. Thomas Bernhard est représenté par L'Arche.

Vieux bâtiment dévasté sur la scène – un théâtre en soi –, la maison dans la forêt, de l'extérieur, ne paie pas de mine – impressions de parpaings apparents –, et à l'intérieur non plus, le logis même du héros voulant écrire une étude scientifique sur l'ouïe, avec à ses côtés, l'épouse handicapée.

Le roman *La Plâtrière* (1970) de Thomas Bernhard, paru trois ans après *Perturbation*, est inspiré par une plâtrière sur la rive du Traunsee opposée à Gmunden, un bâtiment en « forme de vie », plâtrière abandonnée de Sicking, conçue pour le « héros » Konrad, retrait et prison d'un couple.

Pour Chantal Thomas (*Thomas Bernhard, Le Briseur de silence*, Seuil, fiction & Cie), la maison de *La Plâtrière* est un personnage essentiel du roman, une maison indissolublement liée à la mort, souvent comme héritage, mais ici comme instrument de claustration, souffrance imposée à l'autre.

Et en ni une ni deux, mais avec un beau travail d'inventivité facétieuse, la metteuse en scène Séverine Chavrier, directrice du CDN Orléans / Centre-Val de Loire, s'en est donné à cœur joie, montrant à vue le bâtiment en coupe, façon *La Vie mode d'emploi* de Perec, pour laisser au regard la vision de l'architecture dé-construite du faux refuge via la scénographie élaborée de Louise Sari.

En même temps que le public découvre la maison, le prologue évoque le meurtre de l'handicapée perpétré par le mari sans doute, mais peut être par la victime elle-même qui nettoyait son fusil de chasse, ou l'infirmière (inventée par la metteuse en scène), pour mauvais dosage médicamenteux.

S'emparant des lieux, des intrus découvrent la scène ensanglantée – live et vidéo –, après avoir cassé avec leur hache les parois frontales de l'habitat – malicieux rappel du conte enfantin de *Blanche-Neige et les sept nains*, ceux-ci portant leur hache sur l'épaule. Ces nains-là, masqués, ne portent pas de visage – ils sont la métaphore des hommes destinés à la disparition et à la Mort.

La représentation est un long flash-back, la reconstitution multi-sensorielle d'un enfer conjugal.

A l'extérieur, la forêt bernhardienne frémissante, morceau de paysage dont l'auteur moque la grandeur pleine d'ennui et la beauté romantique des monts autrichiens somptueux mais vides.

Quelques arbres, pins ou sapins un peu fatigués, habitent le plateau, première fresque solide, soutenue par la vidéo en noir et blanc projetée à l'écran – un pan mobile et furtif d'arbres élevés, vision panoramique d'ensemble ample qui va jusqu'à chevaucher la vision concrète du plateau.

De faux cerfs s'approchent de la demeure, pour parfaire le tableau kitch, tandis que le son et les résonances sonores de ce monde scénique n'en finissent pas d'interpeler l'oreille de la salle et de la scène – aboiements continus de chiens nocturnes, cris de pigeons et d'une corneille qui font bec bas sur le foyer – un monde rural de tensions manifestes où ni le silence ni la paix ne sont atteints.

Un échafaudage – sorte de pigeonier – s'élève haut dans les cintres, gravi par Konrad qui soliloque, ou bien installé à sa table, en compagnie de son épouse avec laquelle il joue aux cartes.

L'espace du plateau est sonore à l'extrême, un vrai tapage – porte qui claque, murs sonnante et résonnant au simple toucher ou bien sous le coup intentionnel que l'on donne sur les parois des pièces. Musicien improvisateur, Florian Sathe, sur scène, multi-percussionniste, répercute sons et vibrations – étrangeté tendue, désespoir et mélancolie qui font écho à l'amour-haine du couple.

Une maison comme sise sur des pilotis, avec ses soubassements que l'on découvre en cours de la représentation quand tombent les murs fracassés – des terriers au plafond bas où sont reclus les intrus – personnages qui gênent la tranquillité et la capacité de concentration du héros – , des visiteurs qu'on n'attend pas ; on pense aujourd'hui à tous les réfugiés contemporains de la planète.

Personnages masqués mystérieux, mais aussi mannequins de tissu peuplent ce petit monde. On les redécouvre, à l'intérieur du bâtiment – ouvriers ou hommes de main circulant dans d'étroits couloirs, venus pour faire des travaux, à moins qu'ils n'achètent les meubles de Konrad qui vend tout, à moins encore qu'ils ne les dérobent encore et mettent à sac les lieux consciencieusement.

Les pièces et sous-sols sont accessibles au regard du spectateur, grâce à la vidéo, aux caméras de surveillance installées dans de tout petits espaces, latéralement, ou bien, depuis les hauteurs de l'espace. Et les comédiens s'emparent à leur tour de la caméra pour des portraits évocateurs.

Les couloirs intérieurs, vus à la vidéo, sont bien étroits, portant sur leur façade une rangée accrochée de fusils de chasse et des babioles religieuses – crucifix et saintes en plastique.

Sur le devant élevé du plateau, à l'étage proprement dit, se tiennent les personnages vivants et non masqués ; à jardin, la chambre de l'épouse ou bien le salon de Konrad où on les voit vivre, deux pièces séparées, déplacées volontiers, d'un côté ou de l'autre du plateau, quand Konrad fait rouler le fauteuil de sa femme récalcitrante, un chemin de croix aux stations démultipliées.

Des mouvements, va-et-vient incessants, de la part du protagoniste sont reproduits sur écran.

L'immense essai sur l'ouïe – imminent mais toujours empêché et donc non rédigé – du héros repose aussi sur le travail de son épouse éprouvée qu'il harcèle d'expériences phonétiques, de répétitions et variations sur les sons et les consonnes – séries et catalogue des mots en St, Sr, Sch...-afin qu'elle en décrive les répercussions sur le cerveau – relations destructrices des deux.

L'impuissance à écrire provoque des contournements et des prétextes à ne jamais « s'y mettre ».

Telles sont les vues et les sons, hyperboles senties d'un paysage alentour et d'un foyer abîmé. Or, les comédiens apportent leur partition verbale personnelle, l'entêtement d'une musique de mots.

Laurent Papot est remarquable dans le rôle de Konrad, portant une parole bernhardienne re-visitée, réactualisée, toujours puissante – un ressassement sincère acerbé -, malgré son amertume. Il n'en finit pas de se parler à voix haute, enfermé dans un monologue non partagé avec l'épouse invalide – la non moins extraordinaire Marijke Pinoy, décidée, et qui dit son fait à son mari. Elle répond dans la dignité à la maltraitance et au harcèlement dénoncés aujourd'hui ici et là.

Elle va même plus tard jusqu'à s'amuser et plaisanter avec l'infirmière, la malicieuse Camille Voglaire. Les deux finiront par « faire bloc » fémininement, contre le héros un rien misogyne.

Ressentiment provocateur révélateur pourtant de l'amour de la vie, du désir de l'autre et de tous ceux qui ne sont pas soi, différents ou pas, étrangers qu'on se doit d'accueillir plus ouvertement.

Capharnaüm inouï, vivant et vif sur la violence de la société et des hommes, sa résonance infinie, l'aventure est théâtrale, plastique et sonore, multi-sensorielle et polyphonique – création, art et vie.

Véronique Hotte

Spectacle, les 24 et 25 mars 2022 au **Tandem, Scène nationale Arras-Douai**. Du 12 au 27 avril 2022 à **L'Odéon-Théâtre de l'Europe**. Du 2 au 14 juin 2022, au **Théâtre national de Strasbourg**. Les 8 et 9 juillet 2022, **Teatro Nacional São João, Porto, Portugal**. Tournée 2022-2023 : **Théâtre de la Cité – CDN Toulouse Occitanie. Théâtre de Liège – Belgique. Théâtre Bonlieu Scène nationale – Annecy CDN. Théâtre Orléans/Centre – Val de Loire; TNP Centre Dramatique National de Villeurbanne. MC2 Scène Nationale de Grenoble.**